



*Chroniques
martiennes*

Ray Bradbury

Deux nouvelles :
« Ylla »
« Pique-nique
dans un million
d'années »

p.3

FÉVRIER 2030

Ylla

p.34

OCTOBRE 2057

Pique-nique

dans un million

d'années

FÉVRIER 2030

Ylla

Ils habitaient une maison toute en colonnes de cristal sur la planète Mars, au bord d'une mer vide, et chaque matin on pouvait voir Mrs. K déguster les fruits d'or qui poussaient sur les murs de cristal, ou nettoyer la maison avec des poignées de poudre magnétique qui, après avoir attiré toute la saleté, s'envolait dans le vent brûlant.

L'après-midi, quand la mer fossile était chaude et inerte, les arbres à vin immobiles dans la cour, la petite ville martienne, là-bas, tel un osselet, refermée sur elle-même, personne ne s'aventurant dehors, on pouvait voir Mr. K dans sa pièce personnelle, en train de lire un livre de métal aux hiéroglyphes en relief qu'il effleurait de la main, comme on joue de la harpe.

Et du livre, sous la caresse de ses doigts, s'élevait une voix chantante, une douce voix ancienne qui racontait des histoires du temps où la mer n'était que vapeur rouge sur son rivage et où les ancêtres avaient jeté des nuées d'insectes

métalliques et d'araignées électriques dans la bataille.

Il y avait vingt ans que Mr. et Mrs. K vivaient au bord de la mer morte, dans la même maison qui avait vu vivre leurs ancêtres depuis dix siècles qu'elle tournait sur elle-même, accompagnant le soleil dans sa course, à la façon d'une fleur.

Mr. et Mrs. K n'étaient pas vieux. Ils avaient la peau cuivrée, les yeux pareils à des pièces d'or, la voix délicatement musicale des vrais Martiens. Jadis, ils aimaient peindre des tableaux au feu chimique, se baigner dans les canaux aux saisons où les arbres à vin les gorgeaient de liqueurs vertes, et bavarder jusqu'à l'aube près des portraits aux phosphorescences bleues dans le conversoir.

Mais ils n'étaient plus heureux.

Ce matin-là, debout entre les colonnes, Mrs. K écoutait les sables du désert se réchauffer, se liquéfier en une cire jaune qui avait l'air de fuir à l'horizon.

Il allait se passer quelque chose.

Elle attendit.

Elle surveillait le ciel bleu de Mars comme si, d'une seconde à l'autre, il

pouvait se ramasser sur lui-même, se contracter, pour expulser quelque étincelant miracle sur le sable.

Rien ne se passa.

Fatiguée d'attendre, elle déambula entre les colonnes embuées. Une pluie fine jaillissait du sommet des fûts cannelés, rafraîchissant l'air brûlant, et retombait en douceur sur elle. Les jours de canicule, c'était comme marcher dans un ruisseau. Des filets d'eau fraîche faisaient miroiter les sols. Elle entendait au loin son mari qui jouait imperturbablement de son livre ; ses doigts ne se lassaient jamais des anciens chants. En secret, elle souhaita que revienne un jour où il passerait autant de temps à l'étreindre et à la caresser comme une petite harpe qu'il en consacrait à ses invraisemblables livres.

Mais non. Elle secoua la tête avec, à peine perceptible, un haussement d'épaules indulgent. Ses paupières se fermèrent doucement sur ses yeux dorés. Le mariage transformait les gens en vieillards routiniers avant l'âge.

Elle se laissa aller dans un fauteuil qui accompagna son mouvement pour épouser la forme de son corps. Elle ferma les yeux avec force, en proie à une sourde

inquiétude.

Le rêve survint.

Ses doigts bruns frémirent, se soulevèrent, agrippèrent le vide. Un instant plus tard, elle se redressait, désorientée, haletante.

Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle, comme si elle s'attendait à se trouver face à face avec quelqu'un. Elle parut déçue ; l'espace entre les piliers était vide.

Son mari s'encadra dans une porte triangulaire. « Tu as appelé ? demanda-t-il avec irritation.

— Non ! clama-t-elle.

— Il me semblait t'avoir entendue crier.

— Ah bon ? J'étais à moitié endormie et j'ai fait un rêve.

— En plein jour ? Ce n'est pas dans tes habitudes. »

Elle restait là, comme si son rêve l'avait frappée en plein visage. « Étrange, vraiment étrange, murmura-t-elle. Ce rêve.

— Ah oui ? » Il n'avait manifestement qu'une envie : aller retrouver son livre.

« J'ai rêvé d'un homme.

— Un homme ?

— Grand. Un bon mètre quatre-vingt-cinq.

— Ridicule. Un géant, un géant difforme.

— D'une certaine façon... » Elle cherchait ses mots.

« ... il avait l'air normal. Malgré sa taille. Et il avait... oh, je sais que tu vas trouver ça idiot... il avait les yeux bleus !

— Les yeux bleus ! Grands dieux ! s'écria Mr. K. Qu'est-ce que tu vas rêver la prochaine fois ? Je suppose qu'il avait des cheveux noirs ?

— Comment tu as deviné ? » Elle était surexcitée.

« J'ai pris la couleur la plus invraisemblable, répliqua-t-il froidement.

— Eh bien, oui, ils étaient noirs ! s'exclama-t-elle. Et il avait la peau très blanche ; pour ça, il sortait vraiment de l'ordinaire !

Il portait un uniforme étrange, il descendait du ciel et me parlait aimablement. » Elle sourit.

« Du ciel. Quelle absurdité !

— Il arrivait dans une chose en métal qui miroitait dans le soleil », se remémorait-elle. Elle ferma les yeux pour en revoir la forme. « Dans mon rêve il y avait le ciel et quelque chose qui brillait comme une pièce lancée en l'air, et soudain ça grandissait et ça venait se poser doucement sur le sol, un engin argenté tout en longueur, cylindrique, inconnu. Puis une porte s'ouvrait dans le flanc de l'appareil et ce géant en sortait.

— Si tu travaillais un peu plus, tu ne ferais pas de ces rêves idiots.

— C'est loin de m'avoir déplu, répliquait-elle en se renversant dans son siège. Je ne me serais jamais cru autant d'imagination. Des cheveux noirs, des yeux bleus et une peau blanche ! Quel homme étrange, et pourtant... fort bien de sa personne.

— C'est prendre tes désirs pour la réalité.

— Tu es méchant. Je ne l'ai pas inventé exprès ; il s'est simplement introduit dans mon esprit pendant que je somnolais. Ça ne ressemblait pas à un rêve. C'était si inattendu, si différent. Il me

regardait et me disait : « J'arrive de la troisième planète dans mon vaisseau. Je m'appelle Nathaniel York... »

— Un nom grotesque, impossible, objecta le mari.

— Bien sûr, puisque c'est un rêve, expliqua-t-elle avec douceur. Il disait aussi : « C'est le premier voyage interplanétaire. Nous ne sommes que deux à bord de notre vaisseau, mon ami Bert et moi. »

— Encore un nom grotesque.

— Et aussi : « Nous venons d'une ville sur la Terre ; c'est le nom de notre planète », poursuivit Mrs. K. C'est ce qu'il a dit. La Terre, c'est le terme qu'il a employé. Et il se servait d'une autre langue. Pourtant je le comprenais. Dans ma tête. De la télépathie, probablement. »

Mr. K tourna les talons. Elle l'arrêta d'un mot. « Yll ? lança-t-elle d'une petite voix. T'es-tu jamais demandé si... eh bien, s'il y avait des êtres vivants sur la troisième planète ?

— Aucune vie n'est possible sur la troisième planète, déclara le mari d'un ton patient. D'après nos hommes de science, l'atmosphère y est beaucoup trop riche en oxygène.

— Mais ne serait-ce pas passionnant si elle était habitée ? Et si ses habitants voyageaient dans l'espace à bord d'une espèce de vaisseau ?

— Allons, Ylla, tu sais à quel point je déteste ces crises de vague à l'âme. Retournons plutôt à nos affaires. »

Le jour tirait à sa fin quand elle se mit à chanter en déambulant au milieu du chuchotis des colonnes dispensatrices de pluie. Toujours la même ritournelle.

« C'est quoi, cette chanson ? » finit par lui lancer sèchement son mari en venant s'asseoir à la table-foyer.

« Je ne sais pas. » Elle leva les yeux, soudain décontenancée. Porta une main à sa bouche, incapable de croire ce qui lui arrivait. Le soleil se couchait. La maison se repliait sur elle-même, comme une fleur géante, à mesure que la lumière déclinait. Un souffle de vent passa entre les colonnes ; la poche de lave argentée bouillonnait sur la table-foyer. La brise agita les cheveux feuille-morte de Mrs. K, murmurant à ses oreilles.

Debout, silencieuse, ses yeux d'or languis et embués, elle contemplait les vastes étendues jaunâtres de la mer as-

séchée, comme en proie à quelque souvenir. « "Bois à mes yeux avec les tiens, et je te rendrai la pareille", entonna-t-elle à mi-voix, tout doux. "Ou laisse un baiser dans la coupe, et je me passerai de vin." » À présent elle fredonnait tout en remuant légèrement les mains dans le vent, les yeux fermés. Elle acheva sa chanson.

C'était d'une suprême beauté.

« Je n'ai jamais entendu cette chanson. C'est toi qui l'as composée ? s'enquit Mr. K, l'œil inquisiteur.

— Non. Oui. En fait, je ne sais pas ! » Elle hésitait, s'affolait.

« Je n'en comprends même pas les paroles ; elles sont dans une langue inconnue !

— Quelle langue ? »

Hébétée, elle laissa tomber des morceaux de viande dans la lave en fusion. « Je ne sais pas. » Elle retira la viande un instant plus tard, cuite, et la lui servit sur une assiette. « C'est simplement une bêtise que j'ai inventée, je suppose. Je ne sais pas pourquoi. »

Il ne répondit pas. Il la regardait plon-

ger la viande dans la vasque de feu grésillante. Le soleil avait disparu. Petit à petit, lentement, la nuit envahissait la pièce, noyant les colonnes, les noyant tous deux, comme un vin sombre déversé du plafond.

Seule la lueur de la lave argentée éclairait leurs visages.

Elle se remit à fredonner l'étrange chanson.

Aussitôt, il bondit de son siège et, furieux, quitta la pièce.

Plus tard, il termina seul son dîner.

Quand il se leva, il s'étira, regarda sa femme et suggéra en bâillant : « Prenons les oiseaux de feu et allons en ville voir un spectacle.

— Tu ne parles pas sérieusement ! dit-elle. Tu te sens bien ?

— Qu'est-ce que ça a de si extraordinaire ?

— Mais nous ne sommes pas sortis depuis six mois !

— Je crois que c'est une bonne idée.

— Te voilà bien prévenant tout à coup.

— Ne le prends pas comme ça, répon-

dit-il avec humeur. Tu veux y aller ou pas ? »

Elle regarda le désert pâle. Les lunes blanches jumelles se levaient. L'eau fraîche coulait sans bruit entre ses orteils. Elle fut prise d'un embryon de frisson. Son désir le plus cher était de rester tranquillement ici, dans le silence, sans bouger, jusqu'à ce que la chose se produise, cette chose attendue toute la journée, cette chose qu'elle espérait contre toute espérance. Des bribes de chanson lui effleurèrent l'esprit.

« Je...

— Ça te fera du bien, insista-t-il. Allez, viens.

— Je suis fatiguée. Un autre soir.

— Voilà ton écharpe. » Il lui tendit un flacon. « Ça fait des mois que nous n'avons pas bougé.

— Sauf toi, deux fois par semaine à Xi. » Elle évitait de le regarder.

« Les affaires.

— Ah bon ? » murmura-t-elle pour elle-même.

Du flacon s'écoula un liquide qui se

transforma en une vapeur bleutée avant d'aller se poser, simple frémissement, autour de son cou.

Les oiseaux de feu attendaient sur le doux sable frais, rutilants comme un lit de charbons ardents. La nacelle blanche flottait dans le vent nocturne, claquant doucement au bout des mille rubans verts qui la reliaient aux oiseaux.

Ylla prit place dans la nacelle et, sur un mot de son mari, les oiseaux s'élançèrent, tout feu tout flamme, vers le ciel sombre.

Les rubans se tendirent, la nacelle se cabra. La glissade fit crisser le sable ; les collines bleues se mirent à défiler, laissant en arrière la maison, les piliers arroseurs, les fleurs en cage, les livres chantants, le murmure des ruisseaux sur le sol. Elle ne regardait pas son mari. Elle l'entendait exciter les oiseaux tandis qu'ils prenaient de la hauteur comme une myriade d'étincelles, comme l'explosion rouge et jaune d'un feu d'artifice, entraînant la nacelle à la façon d'un pétale, traversant le vent de leur flamboiement.

Elle ne s'intéressait point à l'échiquier d'ivoire des cités mortes qui glissait en contrebas, ni aux anciens canaux remplis de vide et de rêves. Ils survolaient

des fleuves et des lacs asséchés comme une ombre lunaire, comme une torche ardente.

Elle ne regardait que le ciel.

Son mari dit quelque chose.

Elle était perdue dans la contemplation du ciel.

« Tu as entendu ce que j'ai dit ?

— Pardon ? »

Il soupira. « Tu pourrais faire attention.

— Je réfléchissais.

— Je n'ai jamais eu l'impression que tu étais une amoureuse de la nature, mais le ciel a vraiment l'air de t'intéresser ce soir.

— Il est magnifique.

— Je me demandais..., dit le mari lentement. J'ai envie d'appeler Huile ce soir. Histoire de savoir si on ne pourrait pas aller passer quelque temps, oh, une huitaine de jours, pas plus, dans les montagnes Bleues. Ce n'est qu'une idée en l'air...

— Les montagnes Bleues ! » Une main accrochée au bord de la nacelle, elle se retourna brusquement vers lui.

« Oh, c'est une simple suggestion.

— Quand veux-tu partir ? demanda-t-elle en tremblant.

— Je pensais qu'on pourrait s'en aller demain matin. Tu sais bien, départ de bonne heure et tout ça, dit-il négligemment.

— Mais nous ne partons jamais si tôt dans l'année !

— Je pensais que pour une fois... » Il sourit. « Ça nous ferait du bien de changer d'air. Un peu de repos et de tranquillité. Tu sais bien. Tu n'as rien d'autre de prévu ? Alors on part, d'accord ? »

Elle prit sa respiration, attendit, puis répliqua : « Non.

— Quoi ? » Son exclamation fit sursauter les oiseaux.

La nacelle fit une embardée.

« Non, répéta-t-elle d'une voix ferme. C'est décidé. Je n'ai pas envie de partir. »

Il la regarda. Ils n'échangèrent plus un mot. Elle lui tourna le dos.

Les oiseaux continuaient de voler, myriade de brandons lancés dans le vent.

À l'aube, se faufilant entre les colonnes

de cristal, le soleil dissipa le brouillard qui soutenait Ylla dans son sommeil. Toute la nuit, elle était restée en suspens au-dessus du sol, flottant sur le moelleux tapis de brume que diffusaient les murs dès qu'elle s'allongeait pour se reposer. Toute la nuit, elle avait dormi sur cette rivière muette, comme une barque sur un courant silencieux. À présent, la brume s'estompait, baissait de niveau pour la déposer enfin sur la berge de l'éveil.

Elle ouvrit les yeux.

Debout au-dessus d'elle, son mari l'observait comme s'il était planté là depuis des heures. Sans savoir pourquoi, elle se sentit incapable de le regarder en face.

« Tu as encore rêvé, dit-il. Tu as parlé tout haut et ça m'a empêché de dormir. Je crois vraiment que tu devrais voir un docteur.

— Ça ira.

Tu n'as pas arrêté de bavarder en dormant !

— Vraiment ? » Elle entreprit de se redresser.

Le petit jour était froid dans la pièce. Toujours allongée, Ylla se sentait envahie

par une lumière grisâtre.

« À quoi rêvais-tu ? »

Elle dut réfléchir un instant pour s'en souvenir. « À ce vaisseau. Il descendait encore une fois du ciel, se posait, et l'homme de haute taille en sortait, me parlait, plaisantait avec moi en riant. C'était très agréable. »

Mr. K toucha une colonne. Des jets d'eau chaude jaillirent dans un nuage de vapeur, chassant l'air froid. Le visage de Mr. K demeurait impassible.

« Et alors, reprit sa femme, cet homme qui disait porter ce nom étrange, Nathaniel York, me disait que j'étais belle et... et m'embrassait.

— Ha ! » s'écria le mari en se détournant avec violence, les mâchoires crispées.

« Ce n'est qu'un rêve, dit-elle, amusée.

— Garde tes rêves stupides de bonne femme pour toi !

— Tu te conduis comme un enfant. » Elle se laissa retomber sur les derniers restes de brume chimique. Un instant plus tard, elle laissa échapper un petit rire. « Je pensais à d'autres détails de

mon rêve, avoua-t-elle.

— Ah oui ? Lesquels ? Lesquels ? s'emporta-t-il.

— Yll, quel sale caractère tu as.

— Dis-moi ! exigea-t-il. Tu n'as pas le droit de me faire des cachotteries ! » Le teint sombre, les traits tendus, il se dressait au-dessus d'elle.

« Je ne t'ai jamais vu dans cet état, répliqua-t-elle, michoquée, mi-égayée. Tout simplement, ce Nathaniel York me disait... eh bien, il me disait qu'il allait m'embarquer dans son vaisseau, dans le ciel avec lui, et m'emmener sur sa planète.

C'est vraiment ridicule.

— On ne peut plus ridicule ! » Il hurlait presque. « Tu aurais dû t'entendre lui faire fête, lui parler, chanter avec lui... Grands dieux, toute la nuit. Tu aurais dû t'entendre !

— Yll !

— Quand est-ce qu'il atterrit ? Quand est-ce qu'il arrive avec son maudit vaisseau ?

— Parle moins fort, Yll.

— Je parlerai comme j'en ai envie ! » Il se pencha sur elle avec raideur. « Et dans ce rêve... » Il lui saisit le poignet. « ... le vaisseau ne se posait-il pas à Verte Vallée ?

Hein ? Réponds-moi !

— Ma foi, oui...

— Et il s'y posait cet après-midi, n'est-ce pas ? poursuivit-il.

— Oui, oui, je crois, oui, mais seulement en rêve !

— Bon. » Il rejeta brusquement sa main. « Tu fais bien de ne pas mentir. J'ai entendu tout ce que tu as dit dans ton sommeil. Tu as parlé de la vallée et de l'heure. » Le souffle court, il marchait entre les piliers comme un homme aveuglé par un éclair. Lentement, il reprit haleine.

Elle le regardait comme s'il était devenu fou. Enfin, elle se leva et s'approcha de lui. « Yll, murmura-t-elle.

— Ça va.

— Tu es malade.

— Non. » Il s'imposa un sourire las.
« Puéril, c'est tout. Pardonne-moi, ma

chérie. » Il lui donna une tape maladroite.

« Trop de travail ces temps-ci. Excuse-moi. Je crois que je vais aller m'allonger un peu...

— Tu étais si énervé...

— Ça va maintenant. Ça va très bien. » Il souffla.

« Oublions cet incident. Tiens, j'en ai entendu une bien bonne sur Uel hier, je voulais te raconter ça. Si tu préparais le petit déjeuner ? Je te dirai ce qu'il en est. Et ne parlons plus de tout ça.

— Ce n'était qu'un rêve.

— Bien sûr. » Il lui déposa un baiser machinal sur la joue.

« Un simple rêve. »

À midi le soleil était haut et brûlant et les collines vibraient dans la lumière.

« Tu ne vas pas en ville ? demanda Ylla.

— En ville ? » Il souleva légèrement les sourcils.

« C'est le jour où tu as l'habitude d'y aller. » Elle régla une cage à fleurs sur son piédestal. Les fleurs frémirent, ou-

vraiment avidement leurs bouches jaunes.

Il referma son livre. « Non. Il fait trop chaud, et il est tard.

— Ah bon. » Une fois qu'elle se fut acquittée de sa tâche, elle se dirigea vers la porte. « Alors à bientôt.

— Un instant ! Où vas-tu ? »

Elle avait déjà franchi le seuil. « Chez Pao. Elle m'a invitée !

— Aujourd'hui ?

— Il y a longtemps que je ne l'ai pas vue. C'est à deux pas.

— À Verte Vallée, n'est-ce pas ?

— Oui, juste un petit tour, je pensais que... » Elle pressa le pas.

« Désolé, vraiment désolé, dit-il en courant pour la rattraper, l'air fort contrarié par son étourderie. J'avais complètement oublié. J'ai invité le docteur Nlle cet après-midi.

— Le docteur Nlle ! » Elle revint lentement sur ses pas.

Il la prit par le coude et, d'une main ferme, la ramena à l'intérieur. « Oui.

— Mais Pao...

— Pao peut attendre, Ylla. Nous devons recevoir Nlle.

— Juste quelques minutes...

— Non, Ylla.

— Non ? »

Il secoua la tête. « Non. Et puis c'est une sacrée trotte jusque chez Pao. Il faut traverser tout Verte Vallée, franchir le grand canal et en suivre le cours, non ? Sans parler de la chaleur qui t'attend et du fait que le docteur Nlle serait ravi de te voir. Alors ? »

Elle ne répondit pas. Elle n'avait qu'une envie : se sauver en courant et crier. Mais elle se contenta de s'asseoir dans son fauteuil et de se tourner lentement les doigts en fixant sur eux un regard vide, prise au piège.

« Ylla ? murmura-t-il. Tu vas rester ici, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle au bout d'un long moment. Je vais rester.

— Tout l'après-midi ?

— Tout l'après-midi », confirma-t-elle d'une voix atone.

Tard dans la journée le docteur Nlle ne

s'était pas encore présenté. Le mari d'Ylla n'en paraissait pas particulièrement surpris. Quand il commença à se faire très tard, il marmonna quelque chose, se dirigea vers un placard et en retira une arme inquiétante, un long tube jaunâtre se terminant par un soufflet et une détente. Il se retourna, son visage recouvert d'un masque d'argent martelé, inexpressif, le masque qu'il portait toujours quand il désirait cacher ses sentiments, le masque qui épousait si délicatement ses joues maigres, son menton et son front. Le masque jetait des éclairs tandis qu'il examinait l'arme redoutable que tenaient ses mains. Celle-ci émettait un bourdonnement continu, un bourdonnement d'insecte. On pouvait en faire jaillir des hordes d'abeilles dorées dans un hurlement strident. D'affreuses abeilles dorées qui piquaient, empoisonnaient et retombaient sans vie, comme des graines sur le sable.

« Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— Hein ? » Il écoutait le soufflet, le bourdonnement maléfique. « Si le docteur Nlle est en retard, je ne vais pas m'embêter à l'attendre. Je sors chasser un peu. Je ne serai pas long. Je compte

sur toi pour rester ici, d'accord ? » Le masque d'argent étincelait.

« Entendu.

— Et dis au docteur Nlle que je reviens. Que je suis simplement allé faire un tour à la chasse. »

La porte triangulaire se referma. Les pas d'Yll décrurent le long de la colline.

Elle le regarda s'éloigner dans le soleil jusqu'à ce qu'il ait disparu. Puis elle reprit ses occupations avec les poussières magnétiques et les fruits frais à cueillir aux murs de cristal. Elle travaillait avec énergie et promptitude, mais elle était parfois en proie à une sorte d'engourdissement et se surprenait à chanter cette chanson étrange, obsédante, et à contempler le ciel par delà les colonnes de cristal.

Elle retenait son souffle et, rigoureusement immobile, attendait.

Ça se rapprochait.

Ça pouvait se produire d'un instant à l'autre.

Comme lorsqu'on entendait un orage arriver. Il y avait le silence de l'attente, puis l'infime alourdissement de l'atmosphère tandis que la perturbation ba-

layait le pays de ses sautes d'humeur, ses ombres et ses nuées. Le changement exerçait sa pression sur les oreilles et l'on était suspendu dans l'attente de l'orage imminent. On commençait à trembler. Le ciel se plombait, se colorait ; les nuages s'amoncelaient ; les montagnes viraient au gris fer. Les fleurs encagées exhalaient de légers soupirs avant-coueurs. On sentait frémir ses cheveux.

Quelque part dans la maison, l'horloge vocale chantait : « C'est l'heure, c'est l'heure, c'est l'heure... » tout en douceur, simple tapotement d'eau sur du velours.

Et puis l'orage. L'illumination électrique, les trombes d'eau sombre et de nuit retentissante s'abattaient, tels les barreaux d'une éternelle prison.

Il en allait ainsi à présent. Un orage se préparait, même si le ciel était clair. On attendait des éclairs, même en l'absence de tout nuage.

Ylla se déplaçait à travers la maison estivale privée de souffle. La foudre allait frapper d'un instant à l'autre ; il y aurait un coup de tonnerre, une boule de fumée, un silence, des pas dans l'allée, un petit heurt à la porte, et elle se précipitant pour ouvrir...

Pauvre folle ! se moqua-t-elle. Pourquoi te laisser aller à de telles extravagances dans ta petite tête désœuvrée ?

Et c'est alors que la chose arriva.

Une chaleur d'incendie se propagea dans l'atmosphère. Un bruit de tornade. Un reflet métallique traversa le ciel.

Ylla poussa un cri.

Elle courut entre les colonnes, ouvrit une porte en grand, se campa face aux collines. Mais il n'y avait plus rien.

Prête à dévaler la pente, elle se ravisa. Elle était censée rester ici, n'aller nulle part. Le docteur venait leur rendre visite et son mari serait furieux si elle se sauvait.

Elle attendit sur le seuil, haletante, une main tendue.

Elle scruta l'horizon en direction de Verte Vallée, mais ne vit rien.

Sotte que tu es. Elle rentra. Toi et ton imagination, pensa-telle. Ce n'était qu'un oiseau, une feuille, le vent, ou un poisson dans le canal. Assieds-toi. Détends-toi.

Elle s'assit.

Une détonation retentit.

Très nette, sèche, le bruit de l'affreuse arme aux insectes.

Tout son corps sursauta au même moment.

Il venait de loin. Un coup. Le vrombissement des abeilles si promptes à la détente. Un coup. Puis un second, précis et froid, tout là-bas.

Son corps tressaillit de nouveau et, sans savoir pourquoi, elle se dressa et se mit à hurler, hurler, sans autre envie que de continuer à hurler.

Elle s'élança à travers la maison et, une fois de plus, ouvrit la porte en grand.

Les échos s'éteignaient peu à peu.

Se turent.

Elle attendit dans la cour, blême, durant cinq minutes.

Puis, à pas lents, la tête basse, elle erra de pièce en pièce, effleurant les objets du bout des doigts, les lèvres tremblantes, pour s'asseoir finalement dans la solitude de la chambre aux vins gagnée par la pénombre, toujours dans l'expectative. Elle se mit à essuyer un verre d'ambre du bout de son écharpe.

Dans le lointain, crissant sur le fin gravier, un bruit de pas.

Elle se releva et s'immobilisa au centre de la pièce silencieuse. Le verre tomba de ses doigts, se brisa en mille morceaux.

Les pas hésitèrent devant la porte d'entrée.

Fallait-il parler ? Fallait-il crier : « Entrez, oh, entrez » ?

Elle avança sur quelques mètres.

Les pas gravirent la montée. Une main fit tourner le loquet.

Les yeux fixés sur la porte, elle sourit.

La porte s'ouvrit. Elle cessa de sourire.

C'était son mari. Son masque d'argent luisait sans éclat.

Il entra et adressa un bref regard à sa femme. Puis, d'un coup sec, il ouvrit le soufflet de son arme, en fit tomber deux abeilles mortes, les entendit heurter le sol, les écrasa sous son pied et rangea le fusil vide dans un coin tandis qu'Ylla, courbée en deux, s'efforçait sans le moindre succès de ramasser les morceaux du verre brisé.

« Qu'est-ce que tu faisais ? deman-

da-t-elle.

— Rien », dit-il, le dos tourné. Il ôta son masque.

« Mais le fusil... Je t'ai entendu tirer. Deux fois.

— Je chassais, voilà tout. Ça fait du bien de temps en temps.

Le docteur Nlle est arrivé ?

— Non.

— Une seconde. » Il claqua des doigts d'un air chagrin.

« Tiens, ça me revient. C'est demain après-midi qu'il devait venir nous voir. Je suis vraiment trop bête. »

Ils se mirent à table. Elle regardait sa nourriture sans bouger les mains. « Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il sans lever les yeux de la lave bouillonnante où il plongeait sa viande.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas faim.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je ne sais pas. C'est comme ça. »

Le vent se levait dans le ciel ; le soleil se couchait. La pièce, toute petite, semblait froide tout à coup.

« J'essayais de me souvenir, dit-elle dans le silence ambiant, face à la froide raideur de son mari aux yeux d'or.

— Te souvenir de quoi ? » Il buvait son vin à petites gorgées.

« De cette chanson. Cette si belle chanson. » Elle ferma les yeux et fredonna, mais ce n'était pas ça. « Je l'ai oubliée. Et va savoir pourquoi, je ne veux pas l'oublier.

C'est quelque chose dont je voudrais toujours me souvenir. » Elle bougea les mains comme si le rythme pouvait l'aider à tout retrouver. Puis elle se laissa aller contre son dossier. « Je n'arrive pas à me rappeler. » Et elle se mit à pleurer.

« Pourquoi pleures-tu ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je suis triste sans savoir pourquoi, je pleure sans savoir pourquoi, mais je pleure. »

Elle se tenait la tête à deux mains ; ses épaules ne cessaient de s'agiter.

« Ça ira mieux demain », dit-il.

Elle ne leva pas les yeux vers lui ; son regard n'était fixé que sur le désert vide et les étoiles qui commençaient à scin-

tiller dans le ciel noir, tandis que de très loin lui parvenaient un bruit de vent qui se levait et le froid clapotis de l'eau le long des canaux.

« Oui, dit-elle. Ça ira mieux demain. »

OCTOBRE 2057

Pique-nique

dans un million
d'années

D'une certaine façon, l'idée qu'une partie de pêche ferait peut-être plaisir à toute la famille fut émise par maman. Mais ce n'étaient pas les paroles de maman, Timothy le savait. C'étaient celles de papa, que maman avait prononcées à sa place.

Papa fit rouler sous ses pieds un fouillis de cailloux martiens et acquiesça. Aussitôt, ce ne fut que cris et bousculades, et tout ce qui fallait pour camper fut prestement rassemblé et emballé. Maman enfila un chemisier et une vareuse, papa bourra fébrilement sa pipe, les yeux fixés sur le ciel de Mars, et les trois garçons s'empilèrent en hurlant dans le bateau à moteur, sans faire attention à papa et maman, sauf Timothy.

Papa appuya sur un bouton. Un bourdonnement s'éleva dans le ciel. L'eau fut agitée de remous, le bateau pointa le nez en avant et toute la famille s'écria : « Hourra ! »

Timothy, assis à l'arrière, ses petits doigts posés sur la main velue de papa,

regardait serpenter le canal et s'éloigner les ruines où s'était posée la petite fusée familiale qui leur avait fait faire tout ce chemin depuis la Terre. Il se rappelait la soirée qui avait précédé leur départ, l'agitation et la hâte, la fusée que papa avait trouvée on ne savait trop où ni comment, et la discussion où il avait été question d'aller en vacances sur Mars. C'était bien loin pour des vacances, mais Timothy n'avait rien dit à cause de ses petits frères. Ils étaient arrivés sur Mars, et aussitôt, du moins à les en croire, voilà qu'ils allaient à la pêche.

Papa avait une drôle d'expression dans les yeux tandis que le bateau remontait le canal. Une expression que Timothy ne parvenait pas à déchiffrer. Un éclat auquel se mêlait comme une espèce de soulagement. Qui mettait du rire dans ses rides profondes plutôt que de l'inquiétude ou du chagrin.

Restée là-bas à refroidir, la fusée disparut derrière une courbe.

« On va loin ? » Robert laissait traîner sa main dans le courant. On aurait dit un petit crabe en train de sautiller dans l'eau violette.

Papa soupira. « Un million d'années.

— Mince, fît Robert.

— Regardez, les enfants. » Maman tendit un long bras souple. « Une ville morte. »

Ils ouvrirent des yeux brillants d'excitation. La cité morte gisait là pour eux seuls, assoupie dans le silence torride d'un été fabriqué par quelque M. Météo martien.

Et papa avait l'air content qu'elle soit morte.

C'était une étendue insignifiante de pierres roses endormies sur une butte de sable ; quelques colonnes renversées, un sanctuaire isolé, et de nouveau, à perte de vue, le sable. Rien d'autre sur des kilomètres. Un désert blanc de chaque côté du canal et un désert bleu au-dessus.

Juste à ce moment, un oiseau s'envola. Comme une pierre lancée dans un étang d'azur, touchant la surface, s'enfonçant et disparaissant.

Papa eut une expression apeurée en le voyant. « J'ai cru que c'était une fusée. »

Timothy leva les yeux vers l'océan profond du ciel, essayant d'apercevoir la Terre, la guerre, les villes en ruine, les

hommes qui s'entre-tuaient depuis sa naissance. Mais il ne vit rien. La guerre était aussi lointaine et invisible que deux mouches se battant à mort sur la voûte d'une vaste cathédrale silencieuse. Et aussi absurde.

William Thomas s'essuya le front et sentit la main de son fils sur son bras, pareille à une jeune tarentule, électrisée. Il lui décocha un grand sourire. « Comment ça va, Timmy ?

— Très bien, p'pa. »

Timothy avait encore du mal à comprendre ce qui tictaquait à l'intérieur du grand mécanisme adulte à côté de lui. De cet homme à l'immense nez aquilin qui pelait, brûlé par le soleil – aux yeux bleu vif comme les billes d'agate avec lesquelles on joue après l'école, l'été, là-bas sur la Terre, aux longues jambes massives comme des colonnes dans son ample culotte de cheval.

« Qu'est-ce que tu regardes comme ça, p'pa ?

— La Terre. J'y cherche la logique, le bon sens, un gouvernement sain, la paix et la responsabilité.

— Tout ça là-haut ?

— Non. Je n'ai rien trouvé de tout ça. Ça n'y est plus. Ça n'y sera peut-être plus jamais. On s'est peut-être fait des illusions en croyant que ça y était.

— Hein ?

— Regarde le poisson », dit papa en pointant du doigt.

S'ensuivit un concert de piaillements de la part des trois garçons, qui firent pencher le bateau en tendant le cou pour mieux voir. Ils poussèrent des oh ! et des ah ! Un poisson anneau argenté flottait près d'eux, ondulait et se refermait comme un iris, instantanément, autour de parcelles de nourriture, pour les assimiler.

Papa le contemplait. « L'image même de la guerre, dit-il d'une voix calme et profonde. La guerre nage, voit quelque chose à manger, se referme dessus. L'instant d'après... plus de Terre.

— William, fit maman.

— Excuse-moi », dit papa.

Ils se rassirent et laissèrent traîner leurs doigts dans l'eau qui se précipitait, fraîche, vive et lisse comme du verre. On n'entendait que le bourdonnement du

moteur, le chuintement de l'eau, la dilatation de l'air ensoleillé.

« Quand est-ce qu'on va voir les Martiens ? cria Michael.

— Très bientôt, peut-être, répondit papa. Ce soir, si ça se trouve.

— Mais les Martiens sont une race disparue, objecta maman.

— Pas du tout. Je vous en montrerai, promis », déclara papa un instant plus tard.

Timothy fronça les sourcils mais ne dit rien. Tout prenait un tour bizarre à présent. Les vacances, la partie de pêche, les regards qui s'échangeaient.

Les deux autres garçons, leurs petites mains en visière, étaient déjà occupés à inspecter les berges en pierre de deux mètres de haut, guettant les Martiens.

« À quoi ils ressemblent ? demanda Michael.

— Tu les reconnaîtras quand tu les verras. » Papa eut une espèce de petit rire ; Timothy vit sa joue tressaillir.

Maman était douce et mince, ses cheveux dorés enroulés en tresse sur sa

tête lui faisaient comme un diadème et ses yeux, de la même couleur que l'eau fraîche et profonde du canal, étaient parcourus d'ombres presque violettes semées de taches d'ambre. On y voyait flotter ses pensées, comme des poissons – tantôt radieuses, tantôt sombres, tantôt rapides, brèves, tantôt lentes et paisibles, et parfois, comme lorsqu'elle levait la tête en direction de la Terre, n'ayant d'autre couleur que celle de leur substrat. Elle était assise à l'avant du bateau, une main posée sur le plat-bord, l'autre au creux de sa culotte de cheval bleu marine, et l'on apercevait un peu de son cou bronzé là où son chemisier s'ouvrait comme une fleur blanche.

Elle gardait les yeux fixés devant elle, mais, n'ayant pas des choses une vision assez nette, elle se retourna vers son mari et, reflété dans ses yeux, vit ce qui les attendait plus loin ; et comme il ajoutait un peu de lui-même à cette image réfléchie, une ferme détermination, ses traits se détendirent et elle se retourna, rassurée, sachant soudain à quoi s'en tenir.

Timothy regardait lui aussi. Mais il ne voyait que le trait rectiligne du canal qui

s'étirait, violet, au milieu d'une large vallée flanquée de collines basses érodées, jusqu'à la ligne d'horizon. Et ce canal interminable traversait des cités qui, secouées, auraient rendu un bruit de grelot, tels des scarabées à l'intérieur d'un crâne vide. Cent ou deux cents cités nourrissant des songes brûlants de jour d'été et des songes frais de nuit d'été...

Ils avaient fait des millions de kilomètres pour cette excursion – cette partie de pêche. Mais la fusée était armée d'un canon. Ils étaient en vacances. Mais pourquoi toutes ces provisions, plus qu'il n'en fallait pour leur durer des années, cachées là-bas à proximité de la fusée ? Les vacances... Sous le couvert des vacances il n'y avait rien de riant, mais on ne savait trop quoi de dur, d'osseux, voire de terrifiant. Timothy n'arrivait pas à soulever le voile, et les deux autres garçons ne s'employaient qu'à avoir respectivement huit et dix ans.

« Toujours pas de Martiens. Zut ! » Robert cala son petit menton pointu sur ses mains et regarda le canal d'un œil noir.

Papa s'était muni d'une radio nucléaire fixée à son poignet.

Elle fonctionnait selon un vieux prin-

cipe : on la tenait contre les os de la tempe, près de l'oreille, et ses vibrations vous chantaient quelque chose ou vous parlaient. À présent papa l'écoutait, son visage pareil à une de ces cités martiennes déchues, effondrées, desséchées, presque mortes.

Puis il la passa à maman pour qu'elle écoute à son tour. Ses lèvres s'entrouvrirent et s'affaissèrent.

« Qu'est-ce que... » Timothy n'acheva pas la question qu'il désirait poser.

Car à ce moment précis retentirent deux explosions titanesques, à vous ébranler les os jusqu'à la moelle, l'une amplifiant l'autre, suivies d'une demi-douzaine de secousses moins violentes.

Papa sursauta et accéléra aussitôt. Le bateau bondit en avant, et se mit à filer à toute vitesse. Délivrant Robert de sa frousse et arrachant des glapissements de terreur et de joie à

Michael, qui se cramponna aux jambes de maman pour regarder les trombes d'eau soulevées lui passer sous le nez.

Papa vira, ralentit et engagea le bateau dans un petit canal secondaire puis

sous un ancien quai en pierre croulant qui sentait le crabe. Le canot heurta le quai assez brutalement pour les projeter tous en avant, mais personne ne se blessa, et papa se dévissait déjà le cou pour voir si les ondulations du canal étaient susceptibles de conduire à leur cachette. Les vaguelettes vinrent clapoter contre les pierres, refluèrent vers les nouvelles arrivantes et se stabilisèrent pour miroiter au soleil. Il ne restait plus trace de leur passage.

Papa tendit l'oreille. Ainsi que les autres passagers. La respiration de papa se répercutait comme des coups de poing sur les pierres froides et humides du quai. Dans l'ombre, les yeux de chat de maman guettaient papa, en quête d'un indice sur ce qui allait suivre.

Papa se détendit et laissa échapper un soupir, riant de lui-même.

« La fusée, bien sûr. Je deviens nerveux. La fusée.

— Qu'est-ce qui s'est passé, p'pa ? fit Michael. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Oh, on a simplement fait sauter notre fusée, c'est tout, dit

Timothy d'un ton aussi neutre que pos-

sible. J'ai déjà entendu exploser des fusées. C'est ce qui vient de se passer pour la nôtre.

— Pourquoi on a fait sauter notre fusée ? demanda Michael.

Hein, p'pa, pourquoi ?

— Ça fait partie du jeu, nigaud ! dit Timothy.

— Un jeu ! » Voilà qui enchantait Michael et Robert.

« Papa l'a arrangée pour qu'elle saute et que personne ne sache où on s'est posé et où on est allé ! Au cas où quelqu'un viendrait voir, tu comprends ?

— Mince ! Un secret !

— Ma propre fusée qui me flanque la trouille ! confessa papa à maman. J'ai les nerfs à fleur de peau. Il est impensable que d'autres fusées puissent jamais arriver. Sauf une, peut-être, si Edward et sa femme réussissent à passer. »

Il porta de nouveau la minuscule radio à son oreille. Au bout de deux minutes, il laissa retomber sa main comme un vieux chiffon.

« Cette fois, c'est fini, dit-il à maman.

La radio-lumière n'émet plus. Toutes les autres stations ont disparu. Il n'en restait plus que deux ces dernières années. Maintenant, c'est le silence complet. Sans doute pour un bon bout de temps.

— Combien de temps ? demanda Robert.

— Peut-être... tes arrière-petits-enfants entendront-ils un jour quelque chose. » Papa restait là sans bouger, et les enfants se sentirent happés au centre de son effroi, de sa défaite et de sa résignation.

Finalement, il ramena le bateau dans le canal et ils reprirent la direction qui était la leur au départ.

Il se faisait tard. Déjà le soleil était bas dans le ciel, et une série de cités mortes gisaient devant eux.

Papa parlait avec calme et douceur à ses fils. Souvent, dans le passé, il s'était montré brusque, froid et distant avec eux, mais à présent il leur tapotait la tête avec un petit mot gentil et ils en étaient tout émus.

« Mike, choisis une ville.

— Comment ça, p'pa ?

— Choisis une ville, mon fils. Une des villes devant lesquelles on passe. N'importe laquelle.

— Très bien, dit Michael. Comment je fais pour choisir ?

— Choisis celle que tu préfères. Vous aussi, Robert et Tim. Choisissez la ville qui vous plaît le plus.

— Je veux une ville avec des Martiens dedans, dit Michael.

— Tu l'auras, dit papa. Promis. » Ses paroles s'adressaient aux enfants, mais ses yeux regardaient maman.

Ils passèrent devant six villes en vingt minutes. Papa ne parlait plus des explosions ; il semblait beaucoup plus soucieux de s'amuser avec ses fils, de les rendre heureux, que d'autre chose.

Michael s'emballa pour la première ville qu'ils rencontrèrent, mais elle lui fut refusée parce que tout le monde se méfiait des jugements trop hâtifs. La deuxième ville ne plut à personne. C'était une colonie terrienne, bâtie en bois et tombant déjà en décrépitude. Timothy apprécia la troisième ville parce qu'elle était grande. La quatrième et la cinquième étaient trop petites et la sixième fut acclamée par

tout le monde, y compris maman, qui se joignit aux « Super ! », « Mince ! » et autres

« Vise-moi ça ! ».

Il y avait là cinquante ou soixante vastes structures toujours debout, des rues ensablées mais pavées, et l'on apercevait deux ou trois vieilles fontaines centrifuges dont les pulsations continuaient de rafraîchir les esplanades. C'était l'unique signe de vie : l'eau jaillissant dans le soleil déclinant.

« C'est la ville qu'il nous faut », déclara tout le monde.

Papa accosta et sauta sur le quai. « Nous y sommes, dit-il.

C'est à nous. À partir de maintenant, c'est ici chez nous !

— À partir de maintenant ? » Michael n'en revenait pas. Il se mit debout, regarda, puis se retourna pour plisser les yeux en direction de l'endroit où se dressait naguère la fusée. « Et la fusée ? Et le Minnesota ?

— Tiens », dit papa. Il appliqua la petite radio sur la tête blonde de Michael. « Écoute. »

Michael écouta. « Rien, dit-il.

— C'est ça. Rien. Plus rien du tout. Plus de Minneapolis, plus de fusées, plus de Terre. »

Michael rumina la révélation fatale et se mit à sangloter doucement.

« Attends un peu, fit aussitôt papa. Je te donne bien plus en échange, Mike !

— Quoi ? » Michael retint ses larmes, intrigué, mais prêt à recommencer au cas où la nouvelle révélation de papa serait aussi déconcertante que la précédente.

« Je te donne cette ville, Mike. Elle est à toi.

— À moi ?

— À toi, à Robert et à Timothy, à tous les trois. Elle vous appartient. »

Timothy bondit hors du bateau. « Regardez, les gars, tout ça pour nous ! Tout ça ! » Il entra dans le jeu de papa, il le jouait à fond et il le jouait bien. Plus tard, quand tout serait fini, quand les choses se seraient tassées, il pourrait se laisser aller et pleurer dix minutes. Mais pour l'instant, c'était encore un jeu, une excursion en famille, et il fallait que les gamins continuent de s'amuser.

Mike sauta à terre avec Robert. Puis ils aidèrent maman.

« Attention à votre petite sœur », fit papa, et personne, sur le moment, ne comprit ce qu'il voulait dire.

Ils s'enfoncèrent en hâte dans la grande cité en pierre rose – n'échangeant que des murmures, car les cités mortes ont une façon à elles de vous faire baisser la voix – et contemplèrent le coucher du soleil.

« Dans quatre ou cinq jours, dit tranquillement papa, je retournerai là où était la fusée pour récupérer les provisions cachées dans les ruines et les transporter ici ; et je me mettrai à la recherche de Bert Edwards, sa femme et ses filles.

— Ses filles ? demanda Timothy. Combien ?

— Quatre.

— Je prévois des complications pour plus tard, dit maman en hochant lentement la tête.

— Des filles. » Grimace de Michael, qui ressembla un instant à une ancienne figure de pierre martienne. « Des filles.

— Ils viennent aussi en fusée ?

— Oui. S'ils y arrivent. Les fusées familiales sont faites pour aller sur la Lune, pas sur Mars. On a eu de la chance de parvenir jusqu'ici.

— Où as-tu pris la fusée ? murmura Timothy pendant que les autres garçons couraient devant.

— Je la gardais en réserve. Je l'ai gardée pendant vingt ans.

Je la tenais cachée en espérant n'avoir jamais à m'en servir. Je suppose que j'aurais dû la donner au gouvernement pour la guerre, mais je continuais de penser à Mars...

— Et à notre pique-nique !

— Exactement. Je te dis ça entre nous. Quand j'ai vu que tout était perdu sur la Terre, après avoir attendu jusqu'au dernier moment, j'ai plié nos bagages. Bert Edwards avait aussi un vaisseau caché, mais nous avons jugé plus sûr de partir séparément, au cas où on essaierait de nous abattre.

— Pourquoi tu as fait sauter la fusée, p'pa ?

— Pour qu'on ne puisse pas faire demi-tour, jamais. Et que ces sales

bonshommes, au cas où ils viendraient un jour sur

Mars, ne sachent pas où nous sommes.

— C'est pour ça que tu regardes tout le temps en l'air ?

— Oui, et c'est idiot. Jamais ils ne nous suivront. Ils n'ont pas de quoi. Je suis trop méfiant, c'est tout. »

Michael revint en courant. « Cette ville est vraiment à nous, p'pa ?

— Toute cette fichue planète nous appartient, les enfants.

Toute cette fichue planète. »

Ils demeurèrent debout, Roi de la Montagne, Sommet de la Pile, Souverain de Tout ce qu'Embrassait le Regard, Monarques et Présidents Irrécusables, s'efforçant de comprendre ce que signifiait la possession d'un monde et à quel ordre de grandeur ils étaient confrontés.

La nuit tombait rapidement dans l'air ténu. Papa les laissa sur la place près de la fontaine jaillissante, descendit au bateau et en revint avec une liasse de papier dans ses grandes mains.

Il entassa les papiers pêle-mêle dans

une vieille cour et y mit le feu. Pour se réchauffer, ils s'accroupirent en riant autour du brasier. Timothy regardait les petites lettres bondir telles des bêtes affolées quand les flammes les touchaient et les avalaient.

Le papier se recroquevillait comme la peau d'un vieillard et l'incinération cernait une foule de mots.

« BONS DU TRÉSOR ; Courbe du commerce, 2030 ; Les Préjugés religieux, essai ; La Science de la logistique ; Problèmes de l'Unité panaméricaine ; Cours de la Bourse du 3 juillet 2029 ; La Guerre en bref... »

Papa avait tenu à emporter ces papiers dans ce but. Assis sur ses talons, il les jetait un par un dans le feu, l'air satisfait, expliquant à ses enfants ce que tout cela signifiait.

« Il est temps que je vous mette au courant d'un certain nombre de choses. Je crois qu'il serait injuste que vous restiez à l'écart de tout ça. Je ne sais pas si vous comprendrez, mais il faut que je vous parle, même si vous ne devez retenir qu'une partie de mon discours. »

Il lâcha un feuillet dans le feu.

« Je brûle un mode d'existence, tout comme ce mode d'existence est en train de brûler sur la Terre en ce moment même. Pardonnez-moi si je parle comme un homme politique.

Après tout, je suis un ancien gouverneur d'État, honnête de surcroît, ce pour quoi on m'en a voulu. La vie sur Terre n'a jamais pris le temps de donner quoi que ce soit de bon. La science est allée trop loin et trop vite pour nous, et les gens se sont retrouvés perdus dans une jungle mécanique, comme les enfants qui font tout un plat des jolies choses, gadgets, hélicoptères, fusées ; ils ont mis l'accent sur les fausses valeurs, sur les machines plutôt que sur la façon de les utiliser. Les guerres sont devenues de plus en plus dévastatrices et ont fini par tuer la Terre. C'est ce que signifie le silence de la radio. C'est ce que nous avons fui.

« On a eu de la chance. Il ne reste plus de fusées. Il est temps que vous sachiez que ceci n'est pas une partie de pêche.

J'ai tardé à vous le dire. La Terre n'existe plus. Il n'y aura plus de voyages interplanétaires pendant des siècles, c'en est peut-être fini à jamais. Mais ce mode de vie s'est révélé une faillite et s'est

étranglé de ses propres mains. Vous êtes jeunes. Je vous répéterai ça tous les jours jusqu'à ce que ça rentre. »

Il s'arrêta pour jeter d'autres papiers dans le feu.

« À présent, nous sommes seuls. Nous et une poignée d'autres personnes qui arriveront dans quelques jours. Assez pour recommencer. Assez pour tourner le dos à tout ça, là-bas, sur la Terre, et repartir sur de nouvelles bases... »

Le feu s'anima pour souligner ses paroles. Tous les papiers, sauf un, étaient désormais consumés. Toutes les lois et les croyances de la Terre n'étaient plus qu'un petit amas de cendres brûlantes qu'un souffle de vent ne tarderait pas à emporter.

Timothy regarda le dernier papier que papa jeta dans le feu.

C'était une carte du Monde. Elle se tortilla, se recroquevilla sous les flammes, et pffft, s'évanouit comme un papillon noir.

Timothy détourna la tête.

« Maintenant, je vais vous montrer les Martiens, dit papa.

Venez tous. Toi aussi, Alice. » Il lui prit

la main.

Michael pleurait à chaudes larmes. Papa le prit dans ses bras et ils se mirent en route au milieu des ruines pour se diriger vers le canal.

Le canal. OÙ, le lendemain ou le surlendemain, leurs futures femmes, pour l'instant des fillettes rieuses, arriveraient en bateau avec père et mère.

La nuit les enveloppait. Des étoiles brillaient, mais Timothy ne parvint pas à trouver la Terre. Elle était déjà couchée. Cela donnait à réfléchir.

Sur leur passage, un oiseau de nuit lança son cri parmi les ruines. « Votre mère et moi essaierons de vous apprendre, dit papa. Peut-être échouons-nous. J'espère que non. Nous avons vu beaucoup de choses et en avons tiré les enseignements. Nous avons décidé de ce voyage il y a des années, avant votre naissance. Même s'il n'y avait pas eu de guerre, je crois que nous serions venus sur Mars pour y vivre selon nos principes. Il aurait fallu un siècle de plus avant que Mars ne soit vraiment empoisonné par la civilisation terrienne. Maintenant, bien sûr... »

Ils atteignirent le canal. Long trait rec-

tiligne dispensateur de fraîcheur, il miroitait dans la nuit.

« J'ai toujours voulu voir un Martien, dit Michael. Où ils sont, p'pa ? Tu avais promis.

— Les voilà », dit papa. Il hissa Michael sur son épaule et pointa un doigt vers le bas.

Les Martiens étaient là. Timothy se mit à frissonner.

Les Martiens étaient là – dans le canal – réfléchis dans l'eau. Timothy, Michael, Robert, papa et maman.

Les Martiens leur retournèrent leurs regards durant un long, long moment de silence dans les rides de l'eau...



- Document réalisé par Mme Lorène Ujhelyi-Wojciechowski

- Illustrations : Edward Hopper, *Railroad Sunset* (détail), 1929, huile sur toile, 74,5 x 122,2 cm